

La vitalité de l'œil se montre ici de deux manières également remarquables. On avait fait deux sections à la cornée dans un intervalle assez court. Chaque fois il y avait eu réunion parfaite du lambeau coupé. Ici nous voyons l'activité, la force restauratrice de l'œil, une énergie suffisante à conserver son intégrité. Néanmoins un état de torpeur remarquable persistait dans l'organe affecté. Ni une double opération, ni l'instillation de remèdes assez irritants n'avaient pu provoquer la moindre rougeur, la moindre excitation. Et cependant le but de l'opération, le rétablissement de la vue, fut parfaitement atteint.

(Gazette médicale de Paris, n° 21.)

32. Amaurose dépendant de l'atrophie du nerf optique; par M. KILGOUR.

James Fraser, âgé de trente-sept ans, a été reçu à l'hôpital le 22 septembre 1858, pour être traité

VII. PHRÉNOLOGIE, MALADIES MENTALES.

33. Leçons cliniques sur les maladies mentales, professées par M. LEURET. (Recueillies et rédigées par M. LISLE, ancien élève des hôpitaux.)

Anatomie comparée des circonvolutions cérébrales.

Les circonvolutions sont un progrès de l'organisation du cerveau des animaux : on n'en trouve pas la moindre trace chez les poissons, chez les reptiles, ni même chez les oiseaux. Quelques-uns des plus élevés dans l'échelle intellectuelle, parmi ces derniers, le perroquet, par exemple, offrent seulement quelques dépressions appréciables qui se retrouvent dans le cerveau des derniers mammifères. Si nous nous élevons plus haut, et si nous examinons le cerveau du renard, nous apercevons d'abord une scissure de Sylvius très-petite, au-dessus quatre circonvolutions circulaires très-simples, superposées de la partie externe à la partie interne, et allant d'avant en arrière. Nous en trouverons une cinquième en dedans, au-dessus du corps calleux qu'elle entoure tout entier; et enfin une sixième très-petite en avant, au-dessus du corps calleux qu'elle entoure tout entier; et enfin une sixième très-petite en avant, au-dessus des fosses orbitaires. Même disposition des circonvolutions chez le chien, chez le chacal et chez le loup. Il existe cependant, chez ce dernier surtout, un petit sillon qui se prolonge en arrière, entre la troisième et la quatrième, de sorte qu'on peut reconnaître cinq circonvolutions externes en arrière seulement. Chez le lion, l'organisation se complique encore. La première et la seconde, la troisième et la quatrième se réunissent au milieu dans un point assez restreint, la se-

conde et la troisième restant complètement séparées. d'une dysenterie chronique et d'une semi-paralysie de la vessie et des membres inférieurs. Il était amaurotique depuis trois ans, et habituellement adonné à l'ivrognerie. Ayant succombé à sa maladie abdominale, on a disséqué soigneusement son cadavre. A l'ouverture du crâne, on a trouvé les lésions suivantes :

La dure-mère adhère à l'arachnoïde. Le tissu subarachnoïdien est hypertrophié. Cette circonstance permet de séparer exactement l'arachnoïde de la pie-mère sur toute la surface du cerveau. Les nerfs optiques sont d'une couleur perle ou légèrement jaunâtre, aplatis (flat) et minces comme des bandellettes ou rubans (tope), très-diminués de volume. Leur commissure est molle et liquide au centre. La même altération s'observe dans leurs *thalami* (couches optiques).

(The Edinburgh medical and surgical Journal, avril 1840.)

conde et la troisième restant complètement séparées.

Chez les herbivores, nous trouvons à peu près le même arrangement; la troisième et la quatrième sont cependant réunies dans une plus grande partie de leur étendue; elles sont plus sinuées, plus ondulées que chez les carnivores, et se dirigent presque en droite ligne d'avant en arrière. On a plus de peine à les distinguer, à les compter. Il existe un animal dont le cerveau semble établir une espèce de transition entre le cerveau de ces deux ordres de mammifères c'est l'ours. De ces circonvolutions, deux, les inférieures, sont simples et très-analogues à celles du lion; les deux autres sont sinuées et réunies entre elles comme chez le mouton. Quant à la circonvolution interne, elle a à peu près la même disposition chez tous les carnivores. Chez les herbivores, elles est ondulée comme les autres, bien développée, jusque triple en avant; elles amincissent en se portant en arrière, où elle descend jusqu'au-dessous du cervelet.

Chez le singe et chez l'éléphant, cette dernière circonvolution, peu considérable en avant, entoure également le corps calleux; mais arrivé à l'extrémité postérieure de cet organe, elle se dédouble; une de ses moitiés continue le trajet primitif et va se terminer à la partie postérieure et interne du cerveau, où elle forme un grand nombre de sinuosités. L'autre moitié se porte en haut et se réunit avec une des deux circonvolutions supérieures et transversales dont nous allons parler. Les détails dans lesquels nous allons entrer peuvent s'appliquer également au cerveau du singe, de l'éléphant et de l'homme. Celui de ce dernier ne se distingue qu'en ce que les sinuosités de chaque circonvolution sont plus nombreuses.

Au-dessus de la scissure de Sylvius, il existe une scissure plus petite, dirigée d'avant en arrière et de haut en bas et formée par l'adossment de deux circonvolutions transversales qui ne se réunissent jamais. De l'une d'elles, naissent trois et quelquefois quatre circonvolutions qui se dirigent d'arrière en avant en formant un grand nombre d'ondulations, mais sans se réunir entre elles, et se distribuent à tout le lobe antérieur du cerveau. La seconde présente en arrière et en haut un diverticulum au moyen duquel elle communique avec la branche ascendante de la circonvolution interne, dont nous avons déjà fait connaître la distribution. Enfin, au-dessous de la scissure de Sylvius, on trouve encore trois circonvolutions, quelque fois quatre, qui vont se distribuer au lobe postérieur du cerveau. Les circonvolutions transversales et supérieures que nous venons de décrire ne se trouvent que chez l'homme, le singe et l'éléphant. Si donc on devait placer exclusivement dans quelques parties du cerveau le siège des facultés qui distinguent l'homme des autres animaux, il semblerait que, contrairement à l'opinion des phrénologistes, on aurait dû choisir les circonvolutions complémentaires.

Puisque nous venons de parler des phrénologistes, examinons en peu de mots sur quelles bases ils ont fondé leur doctrine. Le développement des parties antérieures du cerveau, disent-ils, est plus considérable chez l'homme que chez les animaux. En effet, chez l'homme jouissant de toutes ses facultés, le front proémine en avant. Il se déprime graduellement chez les idiots et chez certaines races, les nègres, par exemple, dont les facultés intellectuelles sont peu développées. Il est déprimé bien plus encore chez les animaux. Parmi les singes, qui, pour l'organisation, sinon pour l'intelligence, occupent le premier rang après l'homme, les plus intelligents sont ceux chez lesquels le front est le plus développé. Si on mesure la tête en prenant pour point de départ le trou auditif interne, on verra la partie antérieure l'emporter, chez l'homme, sur la partie postérieure, tandis qu'on trouvera le contraire chez le singe et chez les autres animaux les plus intelligents.

Toutes ces raisons paraissent assez convaincantes au premier abord; mais il suffit d'un examen un peu approfondi pour les détruire. Et d'abord, c'est un bien mauvais terme de comparaison que celui qu'on obtient par l'examen des os du crâne. Comparons, en effet, la tête de l'homme avec celle du mouton, par exemple; le front de ce dernier, je l'avoue volontiers, est excessivement déprimé. Mais décomposez sa tête, et vous verrez l'os frontal s'étendre en arrière beaucoup plus que chez l'homme, et former presque toute la voûte de la cavité crânienne, tandis que le pariétal est presque atrophié, et que l'occipital ne s'élève pas jusqu'au cerveau. Chez l'homme, au contraire, ce dernier os recouvre une partie du lobe postérieur du cerveau, tandis que les pariétaux sont, de tous les os, ceux qui servent le plus à former la voûte qui protège cet organe. Et quelles sont les parties qui recouvrent ces os supplémentaires? Précisément les circonvolutions supérieures, ou transversales, qui n'existent pas chez les animaux, le singe et l'éléphant exceptés. L'examen compara-

tif des os du crâne semblerait donc nous autoriser à localiser dans ces circonvolutions les facultés qui distinguent l'homme du mouton. Mais allons encore plus loin. La loi de prédominance des parties antérieures sur les parties postérieures chez l'homme, et des parties postérieures sur les parties antérieures chez les animaux, vraie lorsqu'on veut bien choisir les termes de comparaison, ne l'est plus lorsqu'on cherche à l'étendre à tous les animaux. Si nous prenons encore le crâne du mouton, nous trouverons, en prenant pour point de départ de nos mesures le trou auditif externe, que les parties antérieures l'emportent de beaucoup sur les parties postérieures.

Mais pourquoi ne prendrions-nous pas pour point de départ de la mesure du cerveau une des parties centrales de cet organe, le corps calleux par exemple? Alors la mesure sera aussi exacte que possible. Eh bien, ici encore la phrénologie est en défaut. En effet, on peut poser comme une règle constante que le cerveau des animaux offre en avant une masse beaucoup plus considérable et des circonvolutions plus développées qu'en arrière, tandis que le contraire existe chez le singe, l'éléphant, et surtout chez l'homme.

Examinons maintenant quelques-uns des organes découverts ou plutôt inventés par les phrénologistes, et voyons s'ils ont été plus heureux dans les petites divisions que dans les grandes. La philogéniture, ou l'amour des enfants et des petits, est placée sous l'angle supérieur de l'occipital. Il est moins développé chez l'homme que chez la femme, chez le mâle que chez la femelle, parmi les animaux. Mais chez ces derniers, le singe et l'éléphant exceptés, la partie supérieure de l'occipital ne recouvre pas le cerveau. L'organe que cette partie recouvre chez l'homme n'existe donc pas chez eux? Les phrénologistes ne se laisseront pas embarrasser pour si peu de chose, et ils placeront alors leur organe sous le pariétal. Mais vos organes peuvent donc se déplacer? Et qui vous dit que lorsque le front est déprimé, les organes recouverts par le frontal ne se sont pas portés en arrière au lieu de s'effacer?

Le cerveau du castor offre un développement assez remarquable au-dessous des arcades zygomatiques. Le castor se construit des cabanes, c'est un habile architecte : donc l'organe de la constructivité viedra proéminer au-dessous des arcades zygomatiques. Mais malheureusement la plupart des rongeurs, et presque tous les oiseaux construisent aussi, et cependant leur cerveau est pointu en avant et sur les côtés. Et les abeilles et les fourmis, et tant d'autres insectes, ont-ils aussi l'organe de la constructivité?

Gall avait placé l'organe de la théosophie à la partie supérieure et antérieure du cerveau, et avait toujours trouvé cette partie très-prononcée chez les dévots. Mais cet organe doit exister partout où on trouvera bien développées les circonvolutions qui lui ont été assignées. Cette disposition existe d'une manière très-marquée dans le cerveau du mouton. Vous croyez peut-être embarrasser les phrénologistes par cette découverte? Détrompez-vous, la phrénologie est une science élastique et qui trouve des explications à tout. L'organe de la théosophie ne sera plus celui qui nous porte à croire à Dieu : ce

sera l'organe de la vénération; le mouton vénère et respecte le berger et le chien qui le conduisent. On pourra même le trouver chez le chien qui respecte son maître. Mais il existe aussi chez le lion et le tigre: je ne doute pas que les phrénologistes ne parviennent à se tirer de ce nouveau pas, en faisant subir une nouvelle transformation à leur organe.

Les parties latérales de la tête, au-dessus du trou auditif externe, sont comparativement plus développées chez les carnivores que chez les herbivores. Se contentant de cette observation superficielle, Gall plaça au-dessous de ces parties les organes du meurtre, du courage et de la ruse, et retrouva ces organes chez les criminels, chez les hommes courageux, etc. Mais lorsqu'on a voulu examiner le cerveau, on a trouvé les mêmes circonvolutions chez ces deux ordres d'animaux, dont les instincts sont si différents. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, se sont d'abord écriés les phrénologistes? Les moutons, les bœufs, les cerfs, etc., détruisent de l'herbe et des feuilles pour se nourrir; mais les vendangeurs, les bucherons détruisent aussi. Je serais curieux de savoir si c'est en vertu de l'organe de la destructivité.

Est-il besoin d'insister plus longtemps sur le peu de fondement, sur l'absurdité même d'une science qui peut conduire ses sectateurs à de si ridicules conséquences? Est-il besoin de vous répéter qu'elle est en désaccord avec l'observation attentive des faits, et surtout des faits d'anatomie comparée? Et si quelquefois il est arrivé à quelques phrénologistes de déterminer avec quelque certitude les penchants et les aptitudes d'une personne inconnue, combien se sont-ils grossièrement trompés! Et ne devrait-on pas plutôt attribuer un résultat heureux à la perspicacité, au don singulier de lire sur la physionomie humaine dont sont doués certaines personnes, qu'à l'inspection des bosses crâniennes? Je n'aurai que trop souvent, d'ailleurs, l'occasion de revenir sur ce sujet dans le cours de ces leçons.

De l'Idiotie.

L'idiotie est caractérisée par un arrêt de développement des facultés intellectuelles. L'idiot, bien différent du dément, n'a jamais été intelligent; son cerveau, par suite d'une cause qui nous échappe le plus souvent, est resté, après la naissance, ce qu'il était avant, ou du moins ne s'est que très-faiblement développé. Aussi est-il vrai de dire, en général, que la tête des idiots, et par suite leur cerveau, sont plus petits que ceux des autres hommes. Cette règle souffre des exceptions nombreuses et très-remarquables. Ainsi, nous avons mesuré un grand nombre de têtes d'hommes de tous les états et de toutes les conditions (2000); nous avons mesuré également les têtes d'un grand nombre d'aliénés et d'idiots, et nous avons pu établir d'une manière à peu près certaine les moyennes suivantes:

	Circonf.	Courbe ant.-postérieure.	Diam. ant.-postérieur.	Diam. lat.
Hom. raison.,	561 mill.	552 mill.	190 mill.	137 mill.
Maniaques,	561	552	190	136
Epileptiq.,	561	529	184	135
Idiots,	555	531	187	131
Fem. rais.,	558	525	184	146
Idiotes,	517	511	175	146

En comparant les mesures prises sur les hommes et les femmes, on arrive à ce singulier résultat, que la tête de la femme adulte correspond, pour la grosseur, à celle de l'homme à l'âge de 11 à 15 ans. La généralité des idiots se trouve au-dessous de la moyenne. Mais, chose remarquable, c'est encore parmi eux que nous avons trouvé les têtes les plus grosses. Ainsi, le maximum de développement de la tête des idiots a été de 0,657 millimètres, et le minimum de 0,505; tandis que pour les hommes raisonnables, le maximum n'a été que de 0,625, et le minimum de 0,510.

Quelle est la partie du cerveau qui est atrophiée chez les idiots? Les phrénologistes ne manquent pas de dire que ce sont les lobes antérieurs; et cependant, comme nous l'avons déjà vu, l'observation du développement progressif du cerveau en arrière dans l'échelle animale tendrait à nous faire admettre une donnée tout à fait contraire. Cette induction tire une nouvelle force des belles recherches de Tiedemann sur le cerveau du fœtus. De même que chez les animaux, en effet, le cerveau de l'homme se présente d'abord comme un petit tubercule placé à la partie antérieure du crâne, laissant à découvert les tubercules quadrijumeaux et le cervelet; à mesure que le fœtus prend de l'accroissement, le cerveau se développe en arrière s'avance peu-à-peu sur ces organes et les recouvre entièrement au moment de la naissance. Enfin, j'ai observé à la Salpêtrière une tête d'idiot dont le cerveau était évidemment atrophié en arrière, tandis que les lobes antérieurs étaient assez bien développés.

Quant au poids du cerveau, nous croyons pouvoir donner comme une moyenne assez exacte pour les hommes raisonnables, 1570 grammes. Pour obtenir cette moyenne nous avons pesé un bien grand nombre de cerveaux, et entre autres celui de Cuvier (1822 gr.), celui de Dupuytren (1407 gr.). Nous n'avons fait qu'un petit nombre d'autopsies d'idiots adultes. Voici le poids du cerveau de chacun d'eux: 863, — 876, — 960, — 1100, — 1226 grammes. Tiedemann dit en avoir pesé deux; l'un pesait 525 et l'autre 600 grammes.

Nous avons à examiner, en ce qui concerne les idiots, plusieurs questions importantes. Quel âge vivent-ils? dans quel état se trouvent les fonctions motrices et digestives? quels sont les instincts qui se développent les premiers chez eux, et quels sont leurs penchants dominants? jusqu'à quel point leurs facultés intellectuelles sont-elles développées?

Il y a à Bicêtre soixante-douze idiots ou imbéciles adultes. Je les ai observés avec le plus grand soin, afin d'arriver à la solution de ces importantes questions. Voici quel a été le résultat de mes observations:

Age. De vingt à trente ans, 15; de trente à quarante, 27; de quarante à cinquante, 17; de cinquante à soixante, 11; enfin un seul âgé de soixante ans. L'âge moyen est de trente-huit ans.

Etat physique. Trente-quatre des moins intelligents offrent une faiblesse musculaire assez remarquable. Les mouvements sont libres chez trente-quatre autres. L'un d'eux est contracturé, un autre hémiplegique, un autre épileptique, enfin un dernier est atteint de la danse de Saint-Guy. Tous ont été

atteints de ces maladies depuis leur enfance. On observe encore chez quelques-uns des plus stupides (17) un balancement assez remarquable soit de tout le corps soit de quelques parties seulement. Les fonctions digestives sont, en général, dans un état satisfaisant. Quelques-uns cependant (6) recherchent leurs aliments avec beaucoup d'activité, tandis que trois autres les recherchent à peine. Quelques-uns des plus stupides rendent leurs selles involontairement. Un seul de nos idiots, le plus stupide de tous, aussi peu avancé en intelligence que l'enfant naissant, et qui vient de mourir à l'âge de trente et un ans, ne distinguait pas même ce qui était aliments de ce qui ne l'était pas.

Instincts et expressions. Le sentiment de la conservation est nul chez cinq des moins intelligents et très-obtus chez dix autres. Deux se donnent des coups; un autre se mord lui-même. Les moins intelligents sont en général timides; quelques-uns sont rusés; ainsi l'un d'eux, muet et entièrement stupide, sait cependant voler ses aliments avec beaucoup d'adresse. On observe aussi chez eux un sentiment qu'on ne s'attendrait guère à trouver ici; c'est la dévotion, ou plutôt l'habitude des pratiques religieuses. L'un d'eux est très-intéressant à observer sous ce rapport. Il a appris, je ne sais comment, toutes les cérémonies de la messe; il sait à peine dire quelques mots, et cependant il dit la messe en prenant toutes les attitudes du prêtre, en chantant sur les mêmes airs que lui. Il a fait plus encore; il a trouvé, parmi ses camarades, un individu aussi stupide que lui, mais qui sait servir la messe, et qui l'assiste dans toutes ses cérémonies.

En général, les idiots sont bons et aimants, quelques-uns sont méchants, voleurs et vaniteux. Il y en a un petit nombre qui ont une certaine aptitude à faire des collections; enfin nous en avons un qui est très-avare. Depuis son entrée à Bicêtre il a ramassé sou à sou, et même liard à liard, soit en travaillant, soit en faisant des commissions. L'énorme somme de 500 fr.; et cela pour le seul plaisir d'entasser et de satisfaire son avarice. Enfin, le plus grand nombre sont adonnés à la masturbation, quelques-uns avec fureur. Il y en a qui recherchent les femmes quoiqu'ils ne les aient jamais connues. Quelques-uns des moins stupides sont encore plus vicieux et se recherchent entre eux. L'impudicité paraît être la

première de leurs passions. Ainsi l'un d'eux, qui ne sait pas prendre ses aliments, qui vit continuellement accroupi dans son lit, qui a tout au plus l'instinct de l'huile, sait cependant se masturber.

Intelligence. Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir dans quel état se trouvent les sens des idiots. Quelques-uns sont sensibles aux changements de temps. L'un d'eux offre cette particularité remarquable, qu'il prédit à coup sûr le tonnerre et la neige lors même que le ciel est le plus serein. Les plus stupides sont muets, et ne font entendre qu'un grognement désagréable, d'autres ne prononcent que quelques mots et les articulent mal; d'autres enfin parlent assez bien. Il y a des idiots musiciens; les uns chantent quelques notes, un air même sans paroles; la plupart chantent des chansons. Les plus stupides sont incapables de travailler, tandis qu'on est parvenu à imposer un travail assidu au plus grand nombre. Plus de la moitié de nos idiots ne savent pas lire, et parmi les autres ceux-ci connaissent seulement quelques lettres, ceux-là épèlent quelques mots; d'autres enfin lisent assez bien; deux seulement lisent très-bien. L'écriture paraît être un très-grand progrès parmi eux; ainsi soixante ne savent pas écrire, et chez les douze autres on ne peut trouver qu'une écriture médiocre. Un très-grand nombre (soixante) connaissent ce que c'est l'argent; trente-cinq seulement en connaissent bien la valeur. Le calcul n'est pas aussi difficile pour eux que la lecture, et surtout que l'écriture. Enfin nous avons, parmi nos idiots, un amateur de littérature et un poète satyrique.

Résumons tout ce qui précède; et établissons par des chiffres la part de développement de chaque instinct et de chaque faculté intellectuelle dans l'idiotie.

Vices et mauvaises passions. Impudicité, 45. Vanité, 16. Ruse, 12. Vol, 10. Méchanceté, 8. Avarice, 1.

Sentiments louables. Douceur et bonté, 47. Amitié, 28. Dévotion, 16.

Intelligence. Parole, 66. Connaissance des monnaies, 60. Juste appréciation de leur valeur, 55. Aptitude au travail, 55. Calcul, 45. Lecture, 55. Musique, 28. Écriture, 12. Littérature, 1. Poésie, 1.

(Gazette des Hôpitaux, n° 64.)

VIII. MALADIES SYPHILITIQUES.

54. *Heureux effets du mercure dans quelques cas graves de syphilis constitutionnelle d'un diagnostic obscur;* par M. SEGUIN, d'Albi.

Quoique les préjugés accrédités surtout depuis quelques années, sur les funestes effets du mercure, dans le traitement de la syphilis, disparaissent de jour en jour, et que tous les bons esprits s'accordent à regarder ce médicament comme le meilleur moyen thérapeutique à opposer aux désordres produits par

cette affreuse maladie, il existe encore chez certains praticiens une grande défiance contre ce spécifique; défiance qui est poussée assez loin, pour en faire négliger l'emploi dans certains cas où il serait de la plus grande utilité. Les malades qui sont principalement victimes de cette timidité, mal conçue, sont ceux qui, ayant déjà subi des traitements mercuriels faits pendant un temps trop court, ou dans des conditions peu favorables, n'ont pas été complètement guéris, et ont vu, plus tard, reparaître les symptômes de la maladie primitive dont ils étaient at-

teints. Souvent alors, les médecins consultés attribuent les accidents morbides à l'action toxique du mercure, et, craignant de les aggraver, conseillent des traitements d'une autre nature, en général peu efficaces, ou d'une action très-lente, et dont le moindre inconvénient est de prolonger la position fâcheuse des malades.

Attaché à un établissement (les Néothermes) où ce genre d'affections est fort commun, grâce aux avantages hygiéniques qu'il présente pour leur traitement, j'ai pu observer un assez grand nombre de faits, pour être convaincu que le mercure n'est pas aussi redoutable qu'on a bien voulu le dire, et c'est le meilleur médicament à employer dans les affections syphilitiques graves, constitutionnelles, obscures, alors même que des traitements mercuriels ont été faits sans un succès, du moins complet, à diverses reprises et à des doses assez considérables, mais dans de mauvaises conditions.

Je vois fréquemment arriver, dans cette maison, des malades ayant déjà éprouvé des accidents vénériens, soit primitifs, soit consécutifs, pour la disparition desquels des quantités plus ou moins grandes de mercure ont été absorbées dans des conditions fâcheuses à l'action thérapeutique de ce médicament, n'osant plus se soumettre à un nouveau traitement mercuriel, quoiqu'atteints de désordres syphilitiques graves : tels qu'exostoses, ulcérations, syphilitides, engorgements du testicule, douleurs ostéocopes, etc. Et leur répugnance est due à la conviction où ils sont que leur état a été provoqué par le médicament, et, la plupart du temps, ce sont des médecins qui leur ont suggéré ces idées. Voici quelques faits qui prouvent, ce me semble, que souvent au moins il n'en est pas ainsi :

M... Berrichon, d'une trentaine d'années environ, contracta, en 1857, une blennorrhagie, dont la nature n'était pas douteuse, car, au bout de quelques jours, quelques ulcérations caractéristiques parurent sur le gland; les lavements de copahu et les sangsues au périnée firent disparaître l'écoulement; mais des douleurs vives, du gonflement, se manifestèrent dans l'articulation tibio-tarsienne droite. M... garda le lit pendant deux mois, et prit durant ce temps-là un traitement mercuriel, par les pilules de Dupuytren. Les douleurs qui avaient d'abord diminué, ayant gagné successivement les genoux, les hanches, les reins, l'épaule gauche, la clavicule droite surtout, M... fut pendant deux années de suite en voyage, à Nérès. Le séjour aux eaux n'amena qu'un léger soulagement, et, au printemps suivant, M... partit pour Bagnères-de-Luchon, où il prit un grand nombre de bains et de douches, et suivit un second traitement par le sublimé uni à la salsepareille. L'amélioration fut notable. Mais, à son retour, le malade fut pris à Bordeaux de douleurs dites rhumatismales, très-vives, occupant le genou et le pied gauche, qui l'obligèrent à séjourner dans cette ville pendant dix-huit jours. Pendant ce temps-là, il prit encore du mercure à l'intérieur. Au commencement de l'hiver suivant, les mêmes accidents se produisirent; et M..., obligé de garder la chambre, prit de nouveau du mercure en frictions et à l'intérieur. Son état s'amenda fort peu. Le malade se rendit alors aux Néothermes. Voici quel était son état. La clavi-

cule droite, notablement tuméfiée, était le siège de douleurs, parfois très-vives. Le genou droit présentait au-devant de la rotule une tumeur osseuse des mieux caractérisées. L'articulation renfermait une quantité assez considérable de liquide. Le pied droit était aussi gonflé et douloureux; la marche très-pénible; le sommeil presque nul; pas de trouble du côté des voies digestives. Les accidents éprouvés par M... étaient dus à un principe rhumatismal purement et simplement.

Fallait-il les attribuer au virus syphilitique, ou bien à un usage immodéré du mercure? Déjà quatre traitements avaient été faits. Le malade avait avalé une dose énorme d'hydrargyre. Nonobstant toutes ces considérations, le professeur Jules Cloquet conseilla les moyens suivants : Frictions d'onguent napolitain sur les points tuméfiés, tisane de seltz, bains de vapeur tous les deux jours, un purgatif tous les huit jours, régime doux et humectant. Il était évident que ce traitement aurait dû augmenter tous les accidents s'ils étaient dus à l'action du mercure. Qu'arriva-t-il? au bout de deux mois, l'engorgement du genou droit avait complètement disparu, plus de tumeur apparente; la clavicule droite avait repris son volume naturel; les douleurs étaient presque nulles; la marche beaucoup plus facile. Pour compléter la guérison, le malade fit un séjour de deux mois dans le Midi, à Montpellier. Pendant ce temps-là, quelques douleurs ayant reparu au pied gauche, M... fit encore usage de frictions mercurielles, nonobstant l'avis d'un praticien très-distingué de cette ville, qui craignait que M... n'eût pris une trop grande quantité de ce médicament. Les accidents disparurent. J'ai vu de nouveau ce malade, tout récemment; à part une légère difficulté dans la marche, tenant à un gonflement passager des pieds, sa santé est parfaite. Certes, ce n'est pas faute de mercure, car il en a pris des doses énormes. A en croire les médecins qui se sont tant élevés contre les désordres produits par ce médicament, le malade aurait dû succomber à ce long empoisonnement. Voici un autre fait :

M. D... a eu plusieurs écoulements; jamais de chancres, ni de bubons, ni de syphilitides. Il y a deux ans, effort en montant un escalier, douleur dans le testicule gauche, déjà chroniquement engorgé à la suite d'orchite blennorrhagique. Traitement antiphlogistique, repos, amélioration notable. Il reste cependant du gonflement dans l'organe et un peu de douleur. M. D... continue à voyager, à chasser, se livre fréquemment au coit. Réapparition des accidents inflammatoires; sangsues, bains, repos. Persistance de l'engorgement; disparition des accidents aigus. Pendant l'espace de deux ans, ces phénomènes morbides se reproduisirent plusieurs fois. On les combattit toujours; mais jamais les traitements ne furent continués pendant un temps assez long pour amener une guérison radicale. L'engorgement n'a fait qu'augmenter, au point que le malade, effrayé du volume de la tumeur, se décida à entrer à la maison de santé des Néothermes, pour y subir un traitement convenable. Il est bon de faire remarquer que, pendant cet espace de temps, M. D... a pris une quantité considérable de mercure; il a avalé trente pilules de Dupuytren environ,

fait des frictions avec l'iodure de mercure, l'onguent napolitain; pendant deux mois il a pris des fumigations de cinabre. J'ajouterai encore que ces préparations mercurielles ont toujours vivement agité le malade.

A son entrée dans l'établissement, le testicule gauche présentait le volume d'un gros œuf de poule. Il était dur, douloureux à la pression; de temps en temps le malade y ressentait des élancements. L'épididyme, considérablement hypertrophié, formait les trois quarts de la tumeur. Il m'était facile de constater un léger épanchement dans la tunique vaginale; le testicule droit avait acquis un peu plus de développement qu'à l'état normal; il était plus sensible que le gauche. Depuis le commencement de la maladie, M. D... a eu un enfant qui jouit d'une parfaite santé. Sa femme, avec laquelle il a eu depuis de fréquents rapports, se trouve aussi dans le même état. Malgré ces renseignements, malgré les traitements mercuriels déjà faits, malgré que le malade attribuât l'état des organes générateurs à l'action de l'hydrargyre, MM. Lisfranc et Cloquet, consultés séparément et à l'insu l'un de l'autre, regardèrent l'engorgement du testicule comme syphilitique, et conseillèrent un traitement antivénérien par le sublimé à l'intérieur. M. Cloquet ajouta les bains de sublimé alternés avec les bains de vapeur. Il y a tout au plus un mois que le malade suit ce traitement et déjà le testicule a presque sa grosseur naturelle. Il n'y a plus d'élancements, et tout fait croire que dans peu de temps la guérison sera complète. — Encore un malade qui avait pris des doses assez fortes de mercure, dont plusieurs médecins regardaient la maladie comme due à son action délétère, et qui, dans un court espace de temps, est débarrassé d'une tumeur énorme, suspecte, qui présentait quelques caractères du squirrhé, à l'aide d'un traitement mercuriel des plus complets. Son état n'aurait-il pas dû s'aggraver sous son influence? Il n'est du reste assez curieux de noter que sa femme et son enfant jouissent d'une santé parfaite; mais les cas de cette nature ne sont pas très-rares.

M. de M..., colonel d'état-major, a eu une jeunesse très-orageuse, pendant laquelle il a contracté plusieurs maladies syphilitiques. Divers traitements mercuriels ont été faits à des époques plus ou moins éloignées, et des doses très-fortes d'hydrargyre ont été absorbées par le malade. M. de M..., âgé de cinquante ans, entre aux Néothermes dans le dessein de se débarrasser d'un rétrécissement du canal de l'urètre qui existe déjà depuis longtemps. Il présente en même temps une altération de la voix, caractérisée par un enrouement peu notable et une toux sèche, suivie toutefois, le matin seulement, d'une légère expectoration sanguinolente. Plusieurs médecins consultés, entre autres un chirurgien militaire qui jouit aujourd'hui d'une grande vogue, ont attribué cette dernière affection à l'intoxication mercurielle.

Quoi qu'il en soit, M. de M... éprouva, pendant le cours de son traitement, des douleurs assez vives à la partie supérieure circulaire de la jambe droite, où l'on a remarqué une tumeur ayant tous les caractères d'une exostose. Tourmenté par ces douleurs, qui avaient chassé le sommeil, M. de M... voulait

bien en être débarrassé, mais il répugnait au mercure, qui, d'après l'avis de médecins très-distingués, lui avait été si funeste. Nonobstant ces craintes, le docteur Amussat conseilla les frictions avec l'onguent napolitain à la dose d'un gros, répétées tous les cinq jours. La légère affection du larynx n'en éprouva aucune aggravation, tandis que les douleurs ostéocopes disparurent complètement, et que la marche, qui était auparavant pénible, devint de nouveau très-facile.

Nous n'ajouterons à ces faits, qu'il nous serait facile de multiplier, que l'observation suivante, qui nous paraît fort intéressante.

M. V... de la Normandie, a contracté, il y a cinq ans, une blennorrhagie qui a été bientôt accompagnée de chancres, bubons et de tout le cortège des symptômes caractérisant une infection générale. Un traitement mercuriel, fait alors d'une manière assez peu convenable, fit disparaître la plupart de ces accidents. Mais, plus tard, des ulcérations se manifestèrent dans l'arrière-bouche, et détruisirent une partie du voile du palais. Le malade prit de nouveau du mercure, mais dans de mauvaises conditions; il s'ensuivit une amélioration assez remarquable. Plus tard encore apparut de douleurs ostéocopes, ulcération au bras gauche, nouveau traitement qui ramena la santé. Enfin de nouveaux phénomènes morbides s'étant reproduits, le malade se décida alors à se rendre à Paris où il consulta le docteur Cloquet. Lorsqu'il entra dans l'établissement il présenta une vaste ulcération occupant la partie interne et antérieure du bras droit, révélant par son aspect son caractère spécifique. Le pied droit présentait plusieurs exostoses fort douloureuses; quelques ulcérations tapissaient l'arrière-gorge. Ce malade avait déjà subi plusieurs traitements mercuriels, d'une manière; il est vrai, incomplète. Cependant un médecin très-distingué de Rouen, qui avait déjà débarrassé M. V... d'une ulcération semblable au bras gauche, et lui avait fait subir un traitement par le mercure, pendant un espace de temps assez long, n'osa pas de nouveau le soumettre à l'action de l'hydrargyre. Malgré ces antécédents, M. le professeur Cloquet n'a pas craint de prescrire un traitement par le sublimé des plus complets. M. V... le suit depuis trois mois environ; la plaie du bras est cicatrisée, les exostoses ont presque entièrement disparu; M. V... a repris de l'embonpoint, sa santé est à peu près parfaite. Quand je songe à l'état d'émaciation auquel était réduit ce malade à son entrée aux Néothermes, à l'étendue de l'ulcération du bras, j'ai de la peine à concevoir comment le mercure, s'il était si pernicieux qu'on a bien voulu le dire, ait pu produire de si heureux résultats.

Ces quelques faits, auxquels nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, nous paraissent assez probants pour engager les praticiens à ne pas trop se laisser effrayer par tout ce qu'on a écrit et débité sur l'inefficacité ou les dangers du mercure dans le traitement des affections syphilitiques, et à ne pas craindre d'y avoir recours dans les cas semblables à ceux que nous avons cités, cas où la nature des symptômes morbides est douteuse, où le mercure a été employé, mais incomplètement, mais irrationnellement. Nous ne saurions trop ajouter que le

régime, l'atmosphère dans laquelle vivent les malades, seront les meilleures garanties du succès du traitement. Nul doute que tous les bons esprits ne soient convaincus de ce que j'ai tâché de prouver dans ce petit travail. Aujourd'hui, où tout a été mis en doute en thérapeutique, rétablir une vérité c'est être utile à la science.

(Bulletin de Thérapeutique, mai.)

53. Note sur un nouveau mode de traitement externe, pour obtenir la déterision et la cicatrisation des ulcères vénériens; communiquée par A MOREL, chirurgien sous-aide, chef de clinique.

Le nouveau mode de pansement, adopté par M. Desruelles, consiste à panser à plat des ulcères vénériens; voici comment il procède :

Toutes les fois que le prépuce peut être rétrogradé sans étrangler le gland, M. Desruelles le renverse fortement en arrière, de manière que les ulcères qui se trouvent à la face interne de ce repli soient posés sur une surface plane; les parties sont maintenues dans cette situation, par des bandelettes de diachylon gommé, qu'on laisse à demeure deux, quatre et même jusqu'à six jours dans l'hiver. Lorsque le gland est très-saillant, et qu'il existe des ulcères dans sa rainure, que ces ulcères sont pliés en deux par la position même des parties, M. Desruelles renverse le prépuce en arrière; il remplit le vide qui se trouve derrière le gland, avec du coton cardé ou de la charpie, puis il applique les bandelettes, de manière à exercer une compression uniforme sur le gland et le prépuce en même temps.

IX. MÉDECINE LÉGALE.

X. MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

XI. GÉNÉRALITÉS. (PHILOSOPHIE MÉDICALE. HISTOIRE DE LA MÉDECINE, ETC.)

Quand les ulcères sont sur le limbe du prépuce, et que ce repli peut être renversé, M. Desruelles le retire en arrière, jusqu'à ce que le rebord soit effacé; et que les ulcères soient sur une surface plane: le pansement se fait ensuite comme nous l'avons déjà dit.

Dans les cas où une grande irritation existe, et que le prépuce, à cause d'elle, ne jouit pas d'assez de mobilité pour être renversé en arrière, M. Desruelles emploie les antiphlogistiques, jusqu'au moment où la rétrocession peut avoir lieu; alors il panse à plat.

Pour les ulcères du frein, M. Desruelles n'emploie pas d'autres moyens; mais il a soin de couper entièrement le frein avant d'appliquer son appareil.

Si les ulcères sont cachés sous un prépuce à étroite ouverture, M. Desruelles fait l'opération du phimosis en haut, à moins qu'il n'espère obtenir en peu de jours la rétrocession du prépuce; il renverse la plaie, et il la panse à plat, ainsi que les ulcères vénériens, qui étaient cachés sous le prépuce.

Dans le cas où des érections tourmentent les malades, M. Desruelles administre, avec avantage, quatre ou six pillules, composées chacune de 5 centigrammes de jusquiame noire, 5 centigrammes de camphre, et 2 décigrammes de nitrate de potasse. Il fait donner aussi, le soir, un quart de lavement, avec eau de guimauve, camphre, 2 à 3 décigrammes, laudanum de Rousseau, de 6 à 12 gouttes.

Il y a plus de douze ans, que M. Desruelles a essayé ce mode de pansement, dans son service au Val-de-Grâce; mais ce n'est que depuis dix-huit mois qu'il en fait une fréquente application. Depuis trois mois, tous les malades atteints d'ulcères vénériens, y sont soumis.

B. CLINIQUE DES HOPITAUX,

DES MATERNITÉS ET DES MAISONS D'ALIÉNÉS.

56. Revue clinique de l'hôpital de la Pitié; par M. LISFRANC.

Les vacances de pâques ayant interrompu nos leçons cliniques, nous allons consacrer celle-ci à appeler votre attention sur les cas les plus intéressants que présente en ce moment le service.

Fistule lacrymale.

Au n° 6 de la salle Saint-Louis, est couché un malade qui a subi ailleurs l'opération de la fistule lacrymale. La canule, laissée dans le canal nasal, a cessé ses fonctions; un abcès s'est développé consécutivement à la partie inférieure du grand angle de l'œil, et le pus s'est fait jour par une petite ulcération qui est restée fistuleuse. Faut-il extraire cette canule? Cette extraction peut offrir de très-grandes difficultés; quelquefois on a été contraint d'y renoncer après avoir fatigué les tissus par des efforts impuissants: nous la rejetons dans le plus grand nombre des cas. Nous avions d'ailleurs été amené à adopter ce principe d'après notre propre expérience.

Il y a dix ans, un homme se présenta à nous, porteur d'une canule dans le canal nasal, et chez lequel il s'était développé vers le grand angle de l'œil un gonflement inflammatoire assez intense. Nous étions décidés à extraire la canule, comme on le faisait généralement alors; cependant, pour nous conformer à ce principe de médecine opératoire qui veut que l'on opère sur des tissus les plus sains possible, nous commençâmes par attaquer l'inflammation au moyen des antiphlogistiques; sangsues sur l'apophyse mastoïde, cataplasmes émollients, fumigations de même nature portées dans la fosse nasale par un conducteur. Nous obtinîmes le résultat que nous attendions, et mieux encore, car la canule redevint perméable, et le malade fut guéri après la cessation de la tuméfaction inflammatoire.

Depuis ce premier fait, plusieurs autres nous ont donné le même résultat.

Chez le sujet à l'occasion duquel nous entrons dans ces considérations, l'inflammation est tombée; il reste une ulcération avec fistule. On a commencé à faire dans celle-ci des injections émollientes; avant deux ou trois jours, nous passerons dans la canule un stylet un peu gros pour la désobstruer, et si la petite ulcération persiste encore, nous la toucherons avec le nitrate d'argent; mais tout porte à croire qu'elle se cicatrisera spontanément dès qu'elle ne

donnera plus passage aux larmes. Six jours après, ce pronostic s'est vérifié et le malade est sorti guéri.

Ulcères phagédéniques.

14 et 17. Rappelez-vous que nous n'avons pas borné notre traitement à des cautérisations superficielles avec le proto-nitrate acide liquide de mercure. Partis de ce fait, que la cautérisation appliquée à des surfaces ulcéreuses enflammées peut agir au profit du mal, que souvent même elle réveille une trop forte excitation alors qu'elle a porté sur des ulcères qui ne présentaient que les symptômes d'une irritation modérée, nous avons ici, comme dans tous les cas semblables ou analogues, fait précéder les cautérisations d'une saignée du bras quand la surface de l'ulcère présentait un aspect inflammatoire un peu trop prononcé; et, après avoir appliqué le caustique, nous avons, par une seconde ou une première saignée, combattu avantageusement le surcroît d'inflammation qui pouvait en être le résultat. Ces deux ulcères ont d'abord marché franchement à la cicatrisation; puis, sans cause appréciable, ils ont rétrogradé. Enfin, en dernier ressort, ils ont repris leur marche vers la cicatrisation, et aujourd'hui il reste peu à faire pour qu'elle soit complète chez les deux malades. Celui du n° 17 a vu son mal reprendre un meilleur aspect à dater d'un érysipèle qui s'y manifesta sous l'influence de l'épidémie érysipélateuse que nous venons de subir. On conçoit très-bien, en effet, que cette inflammation superficielle ait changé le mode de vitalité des tissus, et l'on peut ici trouver une certaine analogie avec le moyen employé par A. Paré pour la guérison de cette jeune fille qui portait à la face une dartre ulcérée tellement hideuse, que l'entrée des tempes lui était interdite. Vous savez, d'autre part, que le caustique légèrement étendu par nous sur une partie seulement de la surface ulcérée a pour but de changer son mode de vitalité, et non d'y déterminer une eschare.

19. Chez cet enfant, un trajet fistuleux conduisait la sonde sur le cinquième métatarsien, que l'on trouvait à nu et carié dans sa partie la plus rapprochée du cuboïde. Des doutes étaient permis sur l'état sain de ce dernier os; nous opérâmes en conséquence, et nous trouvâmes que l'altération se bornait au métatarsien: il fut enlevé de manière à ménager les tendons du doigt qu'il soutient. Un tissu très-résistant a comblé le vide que nous avons fait au point de faire croire que l'os est encore à sa place. Le